

Topo Abitibi

Michel R. Guay

Numéro 44, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Guay, M. R. (1989). Topo Abitibi. *Inter*, (44), 49–49.

FORO ABITIBI

ONIRISME DE L'INSTALLATION ONIRICO

L'exposition¹ est ici conçue comme lieu de séjour où il n'y a ni seuil ni sortie, pièce aux points de repère imprécis meublée d'œuvres intimidantes, impudiques en leur prétentieux achèvement, offrande discrète. Relecture de l'espace supposément « familial » : l'objet « d'art » s'impose à la vue ; démesure des formes, des couleurs, des scènes. Déploiement à dimension humaine qui force l'insertion du regardeur défilant à l'intérieur de cet univers factice : coup d'œil, dévisager, reluquer l'inédit.

L'installation ouvre, fend, rupture, retrace l'espace donné. Elle subvertit l'aire disponible, en dispose afin de redéfinir son environnement. C'est éminemment un lieu second qui met en scène sa gestuelle, son tracé et son refus du linéaire : une mise en pièces de ce qui l'a précédé et de ce qui suivra, lui survivra.

Si elle révèle l'espace et sa clôture, c'est pour y inscrire un réseau arbitraire de signes et, simultanément, leur effacement. Intervention imaginaire qui instaure un territoire plastique aux frontières escamotables, consacrant par là même la **relativité** des formes, du réel, des perceptions et des

conventions, la rutilité, la gratuité de l'art et le ludisme de tout le procès onirique.

SYMBOLISME, DÉPLACEMENTS ET MÉTAMORPHOSES

Jardin intérieur
(Ann BILODEAU)

Deux tapirs engourdis, gardiens des marais, des chats émergeant difficilement de leur cocon d'argile redoublent le signe de l'eau. Ensermé en ses poutrelles, un gazebo ceint le verre sanglé d'acier. La froide lumière bleuâtre, venue d'un autre temps nous habiter, n'est aujourd'hui que trop fluide. À l'intérieur de l'enclave un corps-enfant, exhibé, **respire** à même cette masse aqueuse, à même l'immouvance de l'eau stagnante, eau globuleuse, **translucide** qui noie sa vie...

La chair ensablée, grumeleuse succombe au mirage, pubis pubère enfoncé, dardé de pieux sacrificiels. Le rouge argent des poissons gonflés, membranes en suspension qui encore un peu s'avancent, allègent et modifient le songe...

Le silence...

Intimité féconde, nonchalante que le temps émondé, en figeant sous verre peau et sable, affecte. Très vague mais très dense,

sombre image pesamment dressée, irradiée, filtrée. Engloutissement des ombres et resurgissement des transparences on s'agite auprès d'elles, irrévélées.

Traversée
(Carole WAGNER)

Que des distances, à la fois étroitesse et béance, entre les cloisons vitrées qui s'irisent, incisées d'arches de lumière brisée. De fausses parois décloitrent d'immobiles rêveuses, plâtres aux traits évanouis, blanches réalités tirées des ténèbres mis à nus.

Que la transgression du lieu, cet *instantané* de la posture qui s'incarne, se désincarne, un peu de l'absente, de ses éclats, de sa **mémoire fragmentée, de son corps déserté.**

Que verrière fracassée, reflet méconnu du visible, refuge, enfermement. Et l'humaine dévie la dure violence de l'arme, sceptre, déporte ce geste de vie. Et l'oiseau posé, fixé, paradoxal, *symbole apparent* d'une connaissance nocturne élucidée, partage avec elle ce non-lieu, rêve du rêve morcelé.

Qu'errance...

L'ancre au chien
(France LACHAÎNE)

Des êtres, mi-humains, mi-animaux s'étalent à travers un chaos de taches ocres, bêtes non dressées à la limite de deux mondes : la grotte, le cosmos. Vision iridescente de la surface plane, peau étirée, tendue sur l'horizon renversé : **le monde sens dessus dessous boursoffle**, les vivants transportent des visages découpés, félins, jonglent avec le bestiaire primitif.

La morsure du serpent, créature froide et nue, du chien, ancêtre mythique, animalise l'œuvre, force le cri. Étouffé. L'empreinte des dents marque la prise de possession, dépossession de la chair, altérité. Tout se terminerait, s'amorcerait ainsi : démarcation ambiguë des règnes, **déshumanisation.**

La chute de la toile cache l'envers des convergences, fond sans fond de l'ancre, matrice de toute chose recrée entre ses plis.

Le lit en suspension, le vide, le froissement de la nuit...

« Le rêve de la nuit est un rêve sans rêveur. »

Gaston BACHELARD.

Michel R. GUAY

¹ Tenue au Centre culturel de Val-d'Or du 31 août au 24 septembre 1988 et au Centre des expositions de Rouyn-Noranda du 2 au 26 mars 1989.

